

L'ACTE PSYCHANALYTIQUE (5)

( Mercredi 10 janvier 1968 )

°  
° °

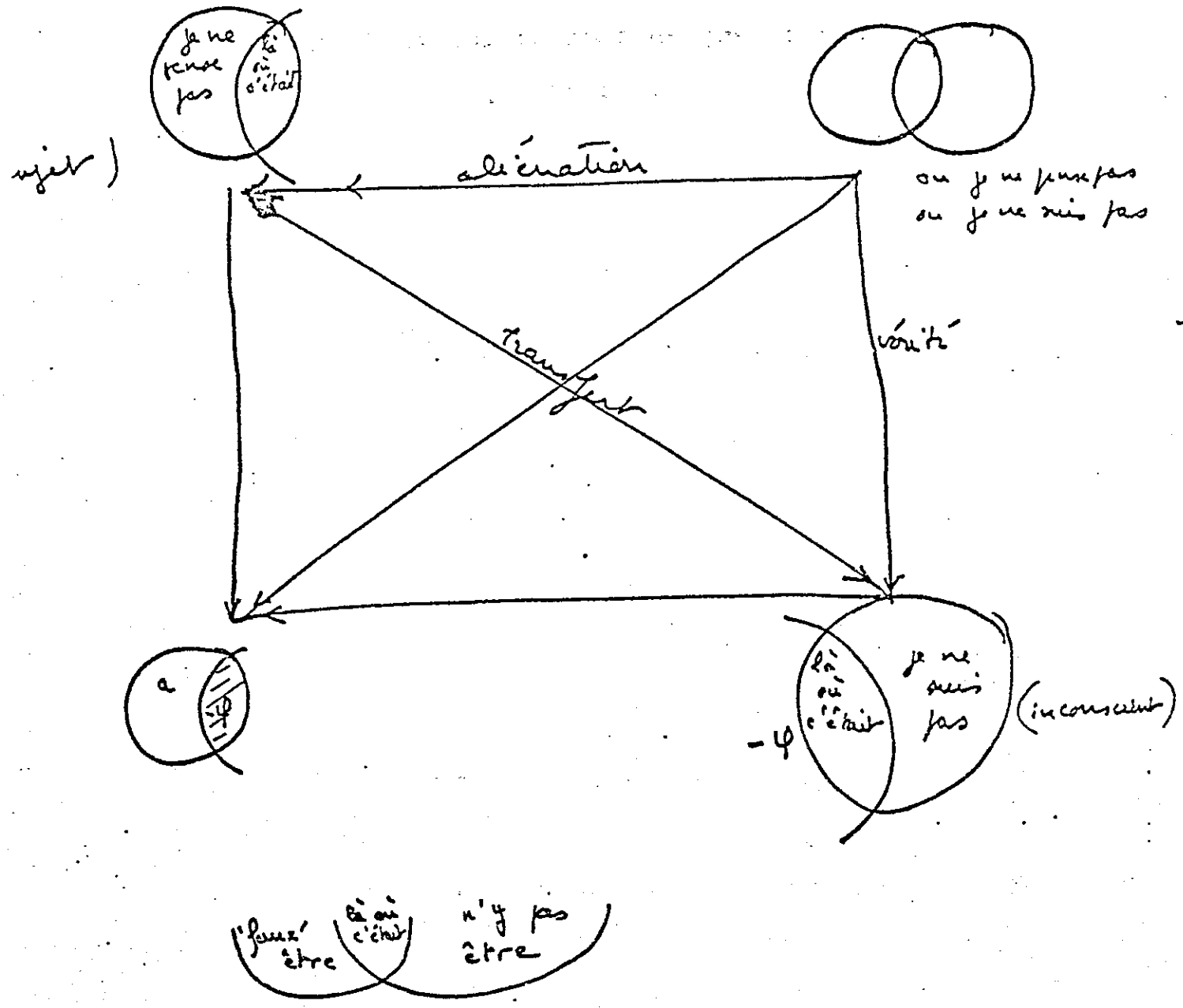
Je vous présente mes voeux pour la nouvelle année, comme on dit. Pourquoi "nouvelle" ? Elle est comme la lune, pourtant ; quand elle a fini, elle recommence. Et ce point de finition et de recommencement, on pourrait le placer n'importe où, peut-être à la différence de la lune qui a été faite, comme chacun sait, <sup>x</sup> comme une locution familière le rappelle, à l'intention de pas n'importe qui, là, il y a un moment où la lune disparaît, ~~une~~ raison pour la déclarer nouvelle après.

Mais pour l'année, et pour beaucoup d'autres choses, généralement pour ce qu'on appelle le réel, elle n'a pas de commencement assignable.

Pourtant, il faut qu'elle en ait un, à partir du moment où elle a été dénommée "année" en raison du repérage signifiant de ce qu'on se trouve, pour une part de ce réel, définir comme cycle.

C'est un cycle. Pas tout à fait exact, comme tous les cycles dans le réel ; mais à partir du moment

... les ... des ...



où l'a saisi comme cycle, il y a un signifiant qui ne colle pas tout à fait avec le réel ; on le corrige en parlant par exemple de grande année à propos d'une petite chose qui varie d'année en année jusqu'à faire un cycle de 28 000 ans. Ça se dit. Bref, on recycle.

Et alors, le commencement de l'année, par exemple, où le placer ? C'est là qu'est l'acte.

C'est tout au moins une des façons d'aborder ce qu'il en est de l'acte, ~~cette~~ structure dont, si vous cherchez bien, vous vous apercevrez qu'on a, somme toute, peu parlé.

La nouvelle année donc se donne l'occasion de l'aborder par ce bout. Un acte, c'est lié à la détermination du commencement, et tout à fait spécialement là où <sup>il y a</sup> ~~est~~ le besoin d'en faire un précisément parce qu'il n'y en a pas.

C'est pour cela qu'en somme, ça a un certain sens ; ce que <sup>j'ai fait</sup> ~~j'évoquais~~ au début de vous présenter mes vœux de bonne année, ça rentre dans le champ de l'acte.

Bien sûr, c'est un petit acte, comme ça, un très laïque résidu d'acte. Mais n'oubliez pas que si nous nous faisons ces petits salamales, d'ailleurs toujours plus ou moins en voie de désuétude mais qui subsistent, c'est justement ce qu'il y a de remarquable

c'est en écho à des choses dont on parle comme si elles étaient passées, à savoir des actes cérémoniels qui, dans un cadre par exemple qu'on peut appeler l'Empire, consistaient à ce que, ce jour là, tout ce qu'on vous raconte, que l'Empereur par exemple manipulait de ses propres mains une charrue. C'était un acte précisément ordonné à marquer un commencement pour autant qu'il était essentiel à un certain ordre d'Empire que cette fondation renouvelée au début de chaque année fût marquée.

Nous voyons là la dimension de ce qu'on appelle l'acte traditionnel, celui qui se fonde dans une certaine nécessité de transférer quelque chose qui est considéré comme essentiel dans l'ordre du signifiant. Qu'il faille le transférer suppose apparemment que ça ne se transfère pas tout seul, que commencement est donc bien effectivement renouvellement; ce qui ouvre la porte, même pas par la voie d'une opposition, à ceci qu'il est concevable que l'acte constitue, si l'on peut s'exprimer de cette façon, un vrai commencement, qu'il y ait, pour tout dire, un acte qui soit créateur et que ce soit là le commencement.

Or, il suffit d'évoquer cet horizon de tout

x sans guillemets

fonctionnement de l'acte pour s'apercevoir que c'est bien évidemment là que réside sa vraie structure, ce qui est tout à fait apparent, évident, et ce qui montre la fécondité, d'ailleurs, du mythe de la création.

Il est un peu surprenant qu'il ne soit pas venu d'une façon maintenant qui soit courante, admise dans la conscience commune, qu'il y a une relation certaine entre la cassure qui s'est produite dans l'évolution de la science au début du 17<sup>e</sup> siècle et la réalisation, l'avènement de la portée véritable de ce mythe de la création, qui aura donc mis 16 siècles à parvenir à sa véritable incidence, à ce qu'on peut, à travers cette époque, appeler la conscience chrétienne.

Je ne saurais trop revenir sur cette remarque qui, comme je le souligne à chaque fois n'est pas de moi mais d'Alexandre Koyré.

"Au commencement était l'action", dit Goethe un peu plus tard ; on croit que c'est là contradiction à la formule joannique "Au commencement était le Verbe". C'est ce qui nécessite qu'on y regarde d'un peu plus près.

Si vous vous introduisez dans la question par la voie que je viens d'essayer de vous ouvrir sous une

espece familiere, il est tout à fait clair qu'il n'y a pas entre ces deux formules la moindre opposition. Au commencement était l'action parce que, sans acte, il ne saurait tout simplement être question de commencement. L'action est bien au commencement parce qu'il ne saurait y avoir de commencement sans action.

Que si nous nous apercevons par quelque biais de ce qui n'est ou n'a jamais été mis jusqu'ici tout à fait en avant, comme c'est nécessaire, qu'il n'y a point d'action qui ne se présente avec une pointe signifiante d'abord et avant tout, que c'est ce qui caractérise l'acte, sa pointe signifiante, et que son efficience d'acte qui n'a rien à faire avec l'efficacité d'un faire, quelque chose qui attient à cette pointe signifiante, on peut commencer à parler d'acte simplement sans perdre de vue - il est assez curieux que ce soit un psychanalyste qui puisse pour la première fois mettre sur ce thème de l'acte cet accent, plus exactement ce qui en constitue le <sup>trait</sup> ~~tracé~~ étrange, donc problématique, est double : d'une part que ce soit dans le champ analytique, à savoir à propos de l'acte manqué qu'il soit apparu justement qu'un acte qui se présente lui-même comme manqué soit un acte, et uniquement de ceci qu'il soit signifiant ; ensuite qu'un psychanalyste très précisément préside

(limitons-nous à ce terme pour l'instant) à une opération dite psychanalyse qui, dans son principe, commande la suspension de tout acte.

Vous sentez que quand nous allons maintenant nous engager dans cette voie d'interroger d'une façon plus précise, plus insistante que nous n'avons pu le faire dans les séances introductives du dernier trimestre, ce qu'il en est de l'acte psychanalytique, je veux tout de même un peu plus que je n'ai pu le faire dans ces premiers mots pointer qu'à notre horizon, nous avons ce qu'il peut en être de tout acte, de cet acte dont j'ai montré tout à l'heure le caractère inaugural et dont, si l'on peut dire, le type est véhiculé pour nous à travers cette méditation vacillante qui se poursuit autour de la politique par l'acte dit du Rubicon par exemple.

Derrière lui, d'autres se profilent :

nuit du 4 août, Jeu de Paume, journées d'octobre...

Où est ici le sens de l'acte ?

Certes, nous touchons, nous sentons que le point où se suspend d'abord l'interrogation, c'est le sens stratégique de tel ou tel franchissement. Dieu merci, ce n'est pas pour rien que j'évoquais d'abord le Rubicon. C'est un exemple assez simplet, tout marqué des dimensions du sacré. Franchir le Rubicon

(2) n'avait pour César pas une signification militaire décisive ; mais par contre, le franchir, c'était entrer sur la terre-mère, la terre de la République, celle qu'aborder, c'était violer.

C'était là quelque chose de franchi, dans le sens de ces actes révolutionnaires, et je me trouve - bien sûr pas sans intention - avoir profilé là derrière: l'acte est-il au moment où Lenine donne tel ordre ou au moment où les signifiants ont été lâchés sur le monde, qui donnent à tel succès précis dans la stratégie son sens de commencement déjà tracé, quelque chose où la conséquence d'une certaine stratégie pourra venir prendre sa place d'y prendre sa valeur de signe.

Après tout, la question vaut bien d'être posée ici, à un certain départ, car il y a dans la façon dont je vais m'avancer aujourd'hui sur ce terrain de l'acte aussi un certain franchissement d'évoquer cette dimension de l'acte révolutionnaire et de l'épingler de ceci de différent <sup>de</sup> toute efficacité de guerre et qui s'appelle susciter un nouveau désir.

"Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie,

"Un pas de toi, c'est la levée de nouveaux



11 hommes et l'heure en marche ;

"Ta tête se détourne, le nouvel amour,

"Ta tête se retourne, le nouvel amour."

Je pense qu'aucun de vous n'est sans entendre ce texte de Rimbaud que je n'acheve pas, et qui s'appelle "A une raison".

C'est la foraula de l'acte. L'acte de poser l'inconscient peut-il être conçu autrement, et spécialement à partir du moment où je rappelle que l'inconscient est structure de langage, où, l'ayant rappelé, sans en enregistrer d'ébranlement bien profond chez ceux que cela intéresse, je reprends et parle de son effet de rupture sur le cogito.

*Ici, j'ajoute* Je souligne ; il se trouve que, dans un certain champ, je puis formuler "je pense", ça en a tous les caractères ; ce que j'ai rêvé cette nuit, ce que j'ai raté ce matin, voire hier, par quelque trébuchement incertain, ce que j'ai touché sans le vouloir en faisant ce qu'on appelle un mot d'esprit, parfois sans le faire exprès. Est-ce que dans ce "je pense", j'y suis ?

Il est tout à fait certain que la révélation du "je pense", de l'inconscient implique, tout le monde sait cela, qu'on ait fait de la psychanalyse ou pas, il suffit d'ouvrir un bouquin et de voir de quoi

il s'agit - quelque chose qui, au niveau de ce que le cogito de Descartes nous fait toucher de l'implication du "donc je suis", cette dimension que j'appellerai de désamorçage qui fait que là où le plus sûrement je pense, à Y m'en apercevoir, j'y étais mais exactement comme on dit - vous savez que j'ai déjà usé de cet exemple, l'expérience m'apprend qu'il n'est pas vain de se répéter - c'est au même sens, selon l'exemple extrait des remarques du linguiste Guillaume, que cet emploi très spécifique de l'imparfait en français qui fait toute l'ambiguïté de l'expression "Un instant plus tard, la bombe éclatait" ce qui veut dire que justement, elle n'éclate pas.

Permettez-moi de la rajouter, de la plaquer, cette nuance, sur le "Wo es war" allemand qui ne la comporte pas, et d'y ajouter de ce fait l'utilisation renouvelée que l'on peut donner du "Wo es war soll ich werden" là où c'était, où ce n'est plus que là, parce que je sais que je l'ai pensé, soll ich werden. Ici, le "ich", il y a longtemps que je l'ai souligné, ne peut que se traduire par "le sujet". Le sujet doit advenir. Seulement le peut-il ? Voilà la question.

Là où c'était, traduisons "je dois devenir" continuez "psychanalyste" seulement du fait de la question que j'ai posée à propos de ce "ich" traduit par "le sujet", comment le psychanalyste va-t-il pouvoir

trouver sa place dans cette conjoncture ?

C'est cette conjoncture que, l'année dernière, j'ai expressément articulée au titre de la logique du fantasme, par la conjonction disjonctive d'une disjonction très spéciale qui est celle que, depuis déjà plus de trois ans, j'ai ici introduite en y faisant novation du terme d'aliénation, c'est à savoir celle qui propose ce choix singulier dont j'ai articulé les conséquences, que ce soit un choix forcé et forcément perdant, ( La bourse ou la vie ! La liberté ou la mort ! ) le dernier que nous introduisons ici et que je ramène pour y montrer son rapport à l'acte psychanalytique : ou je ne pense pas, ou je ne suis pas.

Si vous <sup>y</sup>ajoutez comme j'ai fait tout à l'heure aux ~~termes~~ "soll ich werden" le terme qui est bien ce qui est en question dans l'acte psychanalytique, <sup>le</sup> *l'âme* "psychanalyste", il suffit de faire marcher cette petite machine ; évidemment qu'il n'y a pas à hésiter, si à choisir d'un côté "je ne suis pas psychanalyste" il en résulte que je ne pense pas.

Bien sûr, ceci n'est pas d'un intérêt seulement humoristique ; cela doit bien nous conduire quelque part, et particulièrement à nous demander ce qu'il en est non seulement de notre expérience de l'année dernière, que ce que j'appellerai cette supposition de départ, il y ait <sup>constitué</sup> constitution par *ou* "ou je ne

pense pas, ou je ne suis pas, comment se fait-il qu'elle se soit non seulement avérée efficace mais nécessaire à ce que j'ai appelé l'année dernière une logique du fantasme, à savoir une logique telle qu'elle conserve en elle la possibilité de rendre compte de ce qu'il en est du fantasme et de sa relation à l'inconscient.

Pour être là comme inconscient, il ne faut pas encore que je le pense comme pensée ; ce qu'il en est de mon inconscient, là où je le pense, c'est pour ne plus être chez moi, si je puis dire ; je n'y suis plus, exactement. Je n'y suis plus, en termes de langage, de la même façon que quand je fais répondre par qui répond à la porte "Monsieur n'y est pas" c'est un "je n'y suis pas" en tant qu'il se dit, et c'est bien cela qui fait son importance. C'est bien cela, en particulier, qui fait que, comme psychanalyste, je ne peux pas le prononcer ; vous voyez l'effet que ça ferait sur <sup>ma</sup> clientèle.

C'est aussi cela qui se coince dans la position du "je ne pense pas", tout au moins si ce que j'avance ici comme logique est capable d'être suivi dans son vrai fil. Je ne pense pas, pour être. Pour être là où, ayant dessiné en dessous les deux cercles et leur intersection (voir schéma page suivante) j'ai marqué avec tous les guillemets de

je ne  
pense où  
pas o'était.

et pas...  
Aliénation

Ou je ne pense  
pas  
ou je ne suis  
pas

?

Vérité

transfert

(a) (-φ)

je ne  
suis  
pas  
là  
où  
o'était

(-φ)

"faux"  
être

là où  
o'était

n'y pas  
être

(-φ)

(-φ)

la prudence et pour vous dire qu'il ne faut pas trop que vous vous alarmiez ; ce "faux être", c'est notre être à tous. On n'est jamais si solide dans son être que pour autant qu'on ne pense pas ; chacun sait cela.

Seulement, quand même, je voudrais bien marquer la distinction de ce que j'avance aujourd'hui. Il y a là deux faussetés distinctes.

Chacun sait que, quand je suis entré dans la psychanalyse avec une balayette qui s'appelait le stade du miroir, j'ai commencé par repérer - parce qu'après tout c'était dans Freud, c'est dit, repéré, seriné - j'ai pris le stade du miroir pour faire là un portemanteau. Il est même beaucoup plus accentué tout de suite que je n'ai jamais pu le faire au cours d'énonciations qui ménageaient les sensibilités, qu'il n'y a pas d'amour qui ne relève de cette dimension narcissique ; que si l'on sait lire Freud, ce qui s'oppose au narcissisme, ce qui s'appelle libido objectale, ce qui concerne ce qui est là, au coin, en bas à gauche (voir schéma) l'objet (a), car c'est ça la libido objectale, ça n'a rien à ~~voir~~ <sup>faire</sup> avec l'amour puisque l'amour, c'est le narcissisme et que les deux s'opposent, la libido narcissique et la libido objectale.

Donc, quand je parle du "faux être" il ne s'agit pas de ce qui vient en effet se loger là en quelque sorte par dessus, comme les moules sur la coque du navire, il ne s'agit pas de l'être bouffix de l'imaginaire. Il s'agit de quelque chose en dessous qui lui donne sa place. Il s'agit du "je ne pense pas" dans sa nécessité structurante, en tant qu'inscrite à cette place de départ sans laquelle nous n'aurions su, l'année dernière, articuler la moindre chose de ce qu'il en est de la logique du fantasme.

Naturellement que c'est une place comode, ce "je ne pense pas". Il n'y a pas que l'être bouffi dont je parlais à l'instant qui y trouve sa place. tout y vient. Le préjugé médical dans l'ensemble et le préjugé psychologique ou psychologisant pas moins. Dans l'ensemble, observez ceci ~~x~~ en tout cas à ce "je ne pense pas" est particulièrement sujet le psychanalyste, car s'il est habité par tout ce que je viens d'énoncer, d'épingler comme préjugé en les qualifiant de leur origine, il a en plus des autres, par exemple sur les médecins, l'avantage si je puis dire que, quand le préjugé médical l'occupe - et Dieu sait s'il l'occupe bien, par exemple, pour prendre celui-là tout seul, justement, il n'y pense

pas. Les médecins, encore, ça les tracasse. Pas les  
psychanalystes. Il le prend comme ça, justement  
probablement dans la mesure où il a cette dimension  
quand même que ce n'est qu'un préjugé, mais puisqu'il  
s'agit de ne pas penser, il est d'autant plus à  
l'aise avec lui.

Est-ce que, sauf exception, <sup>vous avez</sup> on a vu par  
exemple un psychanalyste, qui ~~que ce soit~~ <sup>se</sup> s'inter-  
roger sur ce que c'est que Pasteur, par exemple, dans  
l'aventure médicale ? Cela aurait dû certainement  
attirer déjà l'attention de quelqu'un. Je ne dis pas  
que ce n'est pas encore arrivé, mais ça ne se sait  
pas. Ce n'est pas un sujet très à la mode, Pasteur,  
mais ça aurait pu retenir justement un psychanalyste.  
Ça ne s'est jamais vu. On verra si ça change !

En tous les cas, il faudrait ici proposer  
ce petit exercice : qu'est-ce que c'est que ce point  
initial ? Il vaut quand même bien de se poser la  
question ; si, comme nous l'avons entrevu au départ,  
c'est l'axe aujourd'hui de notre progrès, l'acte en  
soi est toujours en rapport avec un commencement.  
Ce commencement logique, c'est à dessein que je  
n'en ai pas posé la question l'année dernière, parce  
qu'à la vérité, comme plus d'un point de cette  
logique du fantasme, nous aurions dû le laisser en



suspens. Epinglons-le d' $\alpha p r \eta$ , puisque c'est ainsi que nous sommes entrés aujourd'hui par le commencement. C'est une  $\alpha p r \eta$ , un initium, un commencement ; mais en quel sens ? Est-ce au sens du zéro sur un petit appareil de mesure ? Ce n'est pas un mauvais point de départ de se poser cette question, parce que déjà il semble, il se voit même tout de suite que poser la question ainsi, c'est exclure que ce soit un commencement au sens du non marqué.

Nous touchons même du doigt que, du seul fait qu'il nous faille interroger ce point d' $\alpha p r \eta$ , de savoir s'il est le zéro, c'est qu'en tout cas il est déjà marqué et qu'après tout, ça va même assez bien car de l'effet de la marque, il paraît très satisfaisant de voir découler le "ou je ne pense pas, ou je ne suis pas".

Ou je ne suis pas cette marque, ou je ne suis rien que cette marque, c'est-à-dire que je ne pense pas. Pour le psychanalyste, par exemple, ça s'appliquerait très bien.

Il a le label, ou bien il ne l'est pas.

Seulement il ne faut pas s'y tromper : comme je viens tout de suite de le marquer, au niveau de la marque, nous voyons <sup>ne</sup> <sup>que</sup> le résultat justement nécessaire de l'aliénation, à savoir qu'il n'y a pas le choix entre la marque et l'être, de sorte que si ça doit se

*x* *un maître, par exemple, tout simplement*

marquer quelque part, c'est justement dans le bout  
( en haut à gauche (voir schéma) du "je ne pense pas" ;  
l'effet aliénatoire est déjà fait, et nous ne sommes pas  
surpris de trouver là, sous <sup>sa</sup> forme d'origine,  
l'effet de la marque, ce qui est suffisamment indiqué  
dans cette déduction <sup>de</sup> d'un narcissisme que j'ai fait  
dans un schéma dont j'espère qu'au moins une partie  
d'entre vous le connaissent, celui tel qu'il met en  
rapport dans leur dépendance le moi idéal et l'idéal  
du moi.

Donc il reste en suspens de savoir de quelle  
nature est le point de départ logique en tant qu'il  
tient encore dans la conjonction d'avant la dis-  
jonction, le "je ne pense pas" et le "je ne suis pas".

Assurément, l'année dernière, c'est là ce  
vers quoi, puisque c'était notre départ, et si je  
puis dire l'acte initial de notre déduction logique,  
nous ne pouvions pas y revenir, si nous n'avions  
eu ce qui constitue l'ouverture, la béance toujours  
nécessaire à retrouver dans tout exposé du champ  
analytique, qui nous a fait, après avoir édifié ces  
temps de la logique du fantasme, passer le dernier  
trimestre autour d'un acte sexuel précisément défini  
de ce qu'il constitue une aporie.

Reprenons donc, à partir de l'acte psycha-  
nalytique, cette interrogation de ce qu'il en est

de l'initium de la logique, de la logique du fantasme, qu'il ne fallait ici commencer de rappeler.

C'est pourquoi j'ai inscrit au tableau aujourd'hui cette <sup>date</sup> ~~phase~~, que j'en ai articulé l'année dernière sous les termes de l'opération aliénation, l'opération vérité, l'opération transfert, pour en faire les trois termes de ce qu'on peut appeler un groupe de Klein, à condition bien sûr de s'apercevoir qu'à les nommer ainsi, nous n'en voyons pas le retour, ce qui constitue pour chacun l'opération retour ; ici, tels qu'ils sont inscrits avec ces indications vectorielles, ce n'est, si je puis dire, que la moitié d'un groupe de Klein.

Reprenons l'acte au point sensible où nous le voyons dans l'institution analytique, et repartons du commencement en tant qu'aujourd'hui ceci veut dire de ce que l'acte institue le commencement.

Commencer une psychanalyse <sup>qui</sup> ou non, est-ce un acte ? Assurément oui. Seulement ~~qu'est-ce qu'il fait, (qui est-ce qui le fait?)~~ cet acte ?

Nous avons tout à l'heure fait remarquer ce qu'il implique chez celui qui s'engage dans la psychanalyse, ce qu'il implique justement de démission de l'acte/<sup>il</sup> devient très difficile dans ce sens d'attribuer la structure de l'acte à celui qui s'engage dans une psychanalyse.

si Une psychanalyse, c'est une tâche, et même certains disent c'est un métier - ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est des gens, quand même, qui s'y connaissent "il faut leur apprendre leur métier - des gens qui ont ou non à suivre la règle de quelque façon que vous les définissiez, dans ce coin là, on ne dit pas leur métier de psychanalysant ; ils vont le dire maintenant puisque <sup>pour X</sup> ~~beaucoup~~ c'est pourtant ça que ça veut dire (E) Alors il est clair que s'il y a acte, il faut probablement le chercher ailleurs.

Nous n'avons pas beaucoup quand même à nous forcer pour nous demander de dire que s'il n'est pas du côté du psychanalysant, il est du côté du psychanalyste, ça ne fait aucun doute. Seulement ça devient une des difficultés, parce qu'après ce que nous venons de dire, l'acte de poser l'inconscient, est-ce qu'il faut le reposer à chaque fois ?

Est-ce vraiment possible, surtout si nous pensons qu'après ce que nous venons de dire, le reposer à chaque fois, ce serait nous donner à chaque fois une nouvelle occasion de ne pas penser ?

Il doit y avoir autre chose, un rapport de la tâche à l'acte qui n'est peut-être pas saisi encore et qui peut-être ne peut pas l'être. Il faut peut-être prendre un détour. On voit tout de suite où il nous est

x le mot court

fourni, ce détour, à un autre commencement. A ce moment de commencement où l'on devient psychanalyste. Il faut bien que nous tenions compte de ceci qui est là, dans les données, que à en croire ce qu'on dit, il faut bien s'y fier en ce domaine. Commencer d'être psychanalyste, tout le monde le sait, ça commence à la fin d'une psychanalyse. Il n'y a qu'à prendre ça comme ça nous est donné si nous voulons saisir quelque chose. Il faut partir de là, de ce point qui est, dans la psychanalyse, reçu de tous.

Alors partons des choses comme elles se présentent. On est arrivé à la fin une fois, et c'est de là qu'il faut déduire le rapport que cela a avec le commencement de toutes les fois.

On est arrivé à la fin de sa psychanalyse une fois, et cet acte si difficile à saisir au commencement de chacune des psychanalyses que nous garantissons, ça doit avoir un rapport avec cette fin une fois.

Alors là, il faut quand même que serve à quelque chose ce que j'ai avancé l'année dernière, à savoir la façon dont se formule dans cette logique la fin de la psychanalyse.

La fin de la psychanalyse, ça suppose une certaine réalisation de l'opposition vérité, à savoir que si en effet ça doit constituer cette sorte de *de*

parcours qui, du sujet installé dans son faux être, lui fait réaliser quelque chose d'une pensée qui comporte le "je ne suis pas", ça n'est pas sans retrouver comme il convient, sous une forme croisée, inversée sa place plus vraie, sous la forme du "là où c'était" au niveau de "je ne suis pas" qui se retrouve dans cet objet (a) dont nous avons beaucoup fait, me semble-t-il, pour vous donner le sens et la pratique, et d'autre part, ce manque qui subsiste au niveau du sujet naturel, du sujet de la connaissance, du faux être du sujet, ce manque qui de toujours se définit comme l'essence de l'homme et qui s'appelle le désir, mais qui, à la fin d'une analyse, se traduit de cette chose non seulement formulée mais incarnée qui s'appelle la castration. C'est ce que nous avons d'habitude étiqueté sous la lettre du - $\phi$ , inversion de ce rapport de gauche à droite qui fait se correspondre le "je ne pense pas" du sujet aliéné ou là où c'était de l'inconscient en découvrant le "là où c'était" du désir chez le sujet au "je ne suis pas" de la pensée inconsciente ; ceci se retournant est proprement ce qui supporte l'identification du (a) comme cause du désir et du - $\phi$  comme la place d'où s'insère la béance propre à l'acte sexuel.

C'est précisément là que nous devons un

instant nous suspendre ; vous le voyez, vous le touchez du doigt, il y a deux "Fo es war", deux "là où c'était" et qui correspondent d'ailleurs à la distance qui scinde, dans la théorie, l'inconscient du Ça. Il y a le "là où c'était" ici inscrit au niveau du sujet, et je l'ai dit déjà, je le répète pour que vous ne le laissiez pas passer, <sup>ou</sup> il reste attaché à ce sujet comme manque.

Il y a l'autre "là où c'était" qui a une place opposée, c'est celui du coin de droite en bas, du lieu de l'inconscient qui reste attaché au "je ne suis pas" de l'inconscient comme objet, objet de la perte.

L'objet perdu initial de toute la genèse analytique, celui que Freud martèle dans tous les temps de sa naissance de l'inconscient ; il est là, cet objet perdu, cause du désir ; nous aurons à le voir comme au principe de l'acte.

Mais ceci n'est qu'une annonce ; je ne le justifie pas immédiatement. Il nous faut un bout de chemin avant que d'en être sûr, car il nous faut nous arrêter là un temps ; il ne vaut en général de s'arrêter un temps que pour s'apercevoir du temps que l'on a passé sans le savoir, disons-nous - disons-nous d'ailleurs pour nous reprendre, justement <sup>passé</sup> nous avons dit l'avoir passé, il vaudrait mieux dire "passant"

et, si vous me permettez de jouer avec les mots, c'est ça que je veux dire : <sup>pas plus</sup> ~~passant~~ le savoir, c'est-à-dire avec le savoir, on l'a passé, mais justement c'est parce que je vous exposais le résultat de mes petits schémas de l'année dernière, supposés sus par vous si tant est qu'il n'y ait pas là quelque abus. C'est avec ce savoir que je l'ai passé, ce temps, trop vite, c'est-à-dire dans la hâte qui, comme vous le savez, laisse justement échapper la vérité. Cela nous permet de vivre d'ailleurs.

La vérité, c'est que le manque d'en haut à gauche (voir schéma) c'est la perte d'en bas à droite ; mais que la perte, elle, est la cause d'autre chose. Nous l'appellerons la cause de soi, à condition, bien sûr, que vous ne vous trompiez pas. Dieu est cause de soi, nous dit Spinoza. Croyait-il si bien dire ? Pourquoi pas, après tout. C'était quelqu'un de très fort.

Il est bien certain que le fait qu'il ait conféré à Dieu d'être cause de soi <sup>ait</sup> & dissipé par là toute l'ambiguïté du cogito qui pourrait bien avoir une prétention semblable, au moins dans l'esprit de certains, que s'il y a quelque chose que nous rappelle l'expérience analytique, c'est que, si ce mot de "cause de soi" veut dire quelque chose, c'est



précisément de nous indiquer que le soi, ou ce qu'on  
a pour tel, autrement dit le sujet, il faut bien que  
tout le monde en vienne ~~X~~ puisque <sup>X</sup> en tel champ (?)  
anglo-saxon où vraiment l'on peut dire qu'on ne comprend  
rien à rien à ces questions, le mot "self" a dû  
sortir, qui ne s'adapte nulle part <sup>dans</sup> la théorie psychana-  
lytique. Rien n'y correspond. Le sujet dépend de cette  
cause qui le fait divisé et qui s'appelle l'objet (a),  
voilà qui signe ce qu'il est si important de signer :  
que le sujet n'est pas cause de soi, qu'il est consé-  
quence de la perte, et qu'il faudrait qu'il se mette  
dans la conséquence de la perte, celle qui constitue  
l'objet (a), pour savoir ce qui lui manque.

Voilà en quoi je dis que nous allons trop  
vite dans l'énonciation telle que je l'ai faite de ces  
deux pointes de l'oblique de gauche à droite et de  
haut en bas, des deux termes écartelés de la division  
première.

La chose est supposée <sup>est manquée</sup> sue dans l'énoncé  
que le "là où c'était" émane à partir du sujet ; elle ne  
l'est véritablement que si le sujet se fait parts. Or  
c'est <sup>ce</sup> qu'il ne peut penser qu'à se faire être.  
"Je pense, dit-il, donc je suis". Il se rejette  
invinciblement dans l'être, de ce faux acte qui s'appell  
le cogito.

L'acte du cogito, c'est l'erreur sur l'être,

X même le

comme nous en voyons ainsi dans l'aliénation définitive  
 qui en résulte du corps qui est rejeté dans l'étendue ;  
 le rejet du corps hors de la pensée, c'est la grande  
 Verwerfung de Descartes ; ~~et~~ elle est signée de son  
 effet qui reparait dans le réel, c'est-à-dire dans l'im-  
 possible. Il est impossible qu'une machine soit corps ;  
 c'est pourquoi le savoir le prouve toujours plus en  
 le mettant en pièces détachées.

Dans cette aventure, nous y sommes ; je n'ai  
 pas besoin, je pense, de faire des illusions.

Mais laissons- là pour aujourd'hui notre  
 Descartes pour revenir à la suite et à la ponctuation  
 qu'il nous faut donner aujourd'hui à notre avance.

Le sujet de l'acte analytique, nous savons  
 qu'il ne peut savoir rien de ce qui s'apprend dans  
 l'expérience analytique, sinon de ce qu'il opère ce  
 qu'on appelle <sup>le</sup> transfert.

Le transfert, je l'ai restauré dans sa  
 fonction complète à le rapporter au sujet supposé  
 savoir. Le terme de l'analyse consiste dans la chute  
 du sujet supposé savoir et sa réduction à un avènement  
 de cet objet (a) comme cause de la division du sujet  
 qui vient à sa place.

Celui-<sup>qui</sup> et fantasmatiquement avec le psychana-  
 lysant joue la partie au regard du sujet supposé savoir  
 à savoir l'analyste ; c'est celui-là, l'analyste, qui y

vient, au terme de l'analyse, à supporter de n'être plus rien que ce reste, ce reste de la chose sue qui s'appelle l'objet (a).

C'est là ce autour de quoi doit porter notre question. L'analysant venu à la fin de l'analyse dans l'acte, s'il en est un, qui le porte à devenir le psychanalyste, ne nous faut-il pas croire qu'il ne l'opère, ce passage, que dans l'acte qui remet à sa place le sujet supposé savoir ?

Nous voyons maintenant cette place où elle est, parce qu'elle peut être occupée, mais qu'elle n'est occupée qu'autant où ce sujet supposé savoir s'est réduit à ce terme que celui qui l'a jusque là garanti par son acte, à savoir le psychanalyste, lui, *le psychanalyste* est devenu ce résidu, cet objet (a), celui qui, à la fin d'une analyse dite didactique relève, si je puis dire, le ~~champ~~<sup>point</sup> de cet acte, nous ne pouvons pas omettre que c'est sachant ce que son analyste est devenu à ns l'accomplissement de cet acte, à savoir ce résidu, ce déchet, cette chose rejetée. À restaurer le sujet supposé savoir, à reprendre le flambeau de l'analyste lui-même, il ne se peut pas qu'il n'installe fût-ce à ne pas le toucher, le (a) au niveau du sujet supposé savoir, de ce sujet supposé savoir qu'il ne peut que reprendre comme condition de tout acte

analytique, lui sait, à ce moment que j'ai appelé dans ~~la~~ <sup>la</sup> passe, que là est le désêtre qui, par lui, le psychanalysant, a frappé l'être de l'analyste.

J'ai dit sans le toucher que c'est ce que cela qu'il s'engage car ce désêtre ~~est~~ <sup>est</sup> institué au point du sujet supposé savoir; lui, le sujet dans ~~la~~ <sup>la</sup> passe, au moment de l'acte analytique, il n'en sait rien, justement parce qu'il est devenu la vérité de ce savoir et, si je puis dire, qu'une vérité <sup>qui</sup> est atteinte ~~passant~~ <sup>pas sans</sup> le savoir, comme je le disais tout à l'heure, eh bien c'est incurable. On est cette vérité.

L'acte analytique au départ fonctionne, si je puis dire, avec sujet supposé savoir faussé, car le sujet supposé savoir, s'il s'avère maintenant ce qui était bien simple à voir tout de suite, que c'est lui qui est à l'apex de la logique analytique; si celui qui devient analyste pouvait être guéri de la vérité qu'il est devenu, il saurait marquer ce qui est arrivé de changement au niveau du sujet supposé savoir; c'est ce que, dans notre graphe, nous avons marqué du signifiant du X.

Il faudrait s'apercevoir que le sujet supposé savoir est réduit à la fin de l'analyse au même "n'y pas être" que est celui qui est caractéristique de l'inconscient lui-même, et que cette découverte fait

partie de la même opération vérité.

Je le répète, la mise en question du sujet supposé savoir, la subversion de ce qu'implique, je dirai, tout fonctionnement du savoir et que maintes fois j'ai déjà devant vous interrogé sous cette forme, alors ce savoir, qu'il soit celui du nombre transfini de Kantor ou du désir de l'analyste, où était-il avant qu'on sache ? De là seulement peut-être peut-on procéder à une résurgence de l'être dont la condition est de s'apercevoir que si son origine et sa réinterpellation, celle qui pourrait se faire du signifiant de l'autre enfin évanoui vers ce qui le remplace puisqu'au~~ssi~~ bien c'est de son champ, du champ de l'autre que ceci a été arraché, à savoir cet objet qui s'appelle

l'objet (a), ce serait aussi s'apercevoir que l'être tel qu'il peut surgir de quelque acte que ce soit, est être sans essence, comme sont sans essence tous les objets (a). C'est ce qui les caractérise. Objets sans essence qui sont ou non dans l'acte à révoquer à partir de cette sorte de sujet qui, nous le verrons, est le sujet de l'acte, de tout acte dirai-je, <sup>en</sup> tant que, comme le sujet supposé savoir, au bout de l'expérience analytique, c'est un sujet qui, dans l'acte, n'y est pas.

